

Mémoire, reconnaissance

Entrevue avec Michelle Desaulniers et Diane Trépanière

PAR HELGE DASCHER

La marginalité est une question importante dans l'oeuvre de Diane Trépanière et Michelle Desaulniers. Par le biais de la photographie, l'écriture et la performance, Diane tente de définir et de mettre en pratique une esthétique lesbienne. Michelle, et dans son personnage de clown, et dans ses vidéos, nous fait connaître l'isolation des femmes. Dans l'entrevue qui suit, ces deux artistes nous offrent leurs réflexions sur la mémoire, la reconnaissance et le silence et sur la représentation des femmes dans leur art. Elles considèrent aussi comment l'orientation sexuelle peut influencer la créativité.

La mémoire et la reconnaissance sont des thèmes importants autant pour toi, Diane, que pour Michelle. Pourrais-tu en parler dans le contexte de ton spectacle, Viens t'asseoir et laisse la porte ouverte?

Diane: Cet événement était un moment précis dans ma vie: c'était lié à mes quarante ans; c'était à la fois la fin et le début d'un cycle. Je voulais faire un tour d'horizon sur mon expérience visuelle — ce que je vivais au niveau du regard, pourquoi je le vivais, et d'où ça venait, de qui ça venait.

J'ai été très liée à *La lettre aérienne* de Nicole Brossard dans cette période. Nicole Brossard écrit, "Il se fait tard pour la répétition pourtant chaque femme devra répéter son histoire au moins une fois dans sa vie comme un mot d'esprit, avec la passion de son espoir. Il se fait tard, c'est souvent ce que nous disons à l'aube et alors toute notre présence devient comme un corps

qui s'apprête à la magie de vivre comme en réalité. Il ya des mots pour ça. Encore."

Et, c'est ça, je me sentais comme à l'aube. En regardant mon passé je me suis donnée la vie; j'ai eu une forme de reconnaissance, et j'ai fêté cette reconnaissance en montant cet événement.

Michelle, quel était ton point de départ dans la création de la vidéo, L'Etrangeté?



Michelle: Je parlais de la solitude d'une femme qui a été déracinée quelque part. Je pensais à la femme que je suis; je pensais aux prostituées, à toutes les femmes qui ont été battues ou qui ont vécu une sexualité complètement irréaliste qui les a amenées aujourd'hui à vivre la prostitution. J'ai essayé de voir les autres de la société, comment ils étaient par rapport à la prostitution, par rapport au personnage d'une prostituée. D'après mon vécu, et d'après les femmes que j'ai connues, j'ai considéré comment c'était possible, étant en marge de la société, de communiquer son expérience.

A l'époque où j'ai vécu la prostitution, je me la rendais acceptable. Je me disais, c'est ce que j'ai envie de faire; c'est peut-être une aventure, c'est peut-être quelque chose qui est complètement marginale; c'est une façon d'être, c'est une vie à part. Je le crois encore, mais j'ai vu une autre facette de ça qui m'a amenée à m'a percevoir qu'il y a peut-être toute une souffrance derrière ça qui fait le parallèle.

C'était pas mon but d'en arriver à dire que la prostitution est bien ou mal. J'ai trouvé intéressant de regarder les deux côtés de la médaille: ça permet de se poser des questions.

Le silence est aussi un thème important dans vos spectacles.

Diane: Mon spectacle était lié à un hommage à ma mère, un hommage à l'histoire des femmes de la génération de ma mère. C'étaient des femmes silencieuses dans leur vie, et silencieuses par rapport à l'histoire. Pour moi, leur silence est significatif.

Moi, j'ai aussi toujours été silencieuse. Ça m'a probablement sauvé la vie... dans le sens où je vivais dans un milieu familiale où il était préférable d'être silencieuse plutôt que d'être contredite continuellement. Pour me protéger, mon silence est devenu grand, immense...

Maintenant je me dis que ce n'est plus nécessaire d'être silencieuse. D'ailleurs le silence ne protège plus aucune femme. Et j'ai le goût et le besoin de parler. Comme artiste, je me sens responsable de témoigner visuellement de mon rapport et de mon regard en tant que femme et lesbienne.

Michelle: Dans mon travail de clown je suis toujours vue de l'extérieur, et ceci m'amène à me regarder de l'intérieur. De plus en plus en me regardant travailler et agir, j'ai dû me dévoiler des choses que j'avais vécues, et que je reniais. Je venais de réaliser que j'avais un silence profond, un silence que je gardais depuis vingt ans sur quelque chose de très marquée.

Mon document avait un besoin pressant de trancher le silence. Ça fait dix ans que je suis clown, et je trouvais particulier qu'il y ait chez moi un tel silence, et en même temps une telle parole.

Dans la vidéo tu joues le personnage de la putain-bouffonne. De plus, tu exprimes le propos vis-à-vis l'inceste et tout ce que s'y enchaîne dans la douleur.

Michelle: C'était justement pour montrer qu'il y a un passage; qu'on peut arriver à dire, j'étais là, je me suis rendue compte de ce poids; puis qu'aujourd'hui on peut aller ailleurs.

Ta vidéo, Michelle, fini avec la re-naissance du personnage de la putain: tu sembles indiquer la possibilité de la re-possession du corps par la femme, mais tu ne le montres pas. Tandis que toi, Diane, tu commences avec la possibilité d'une femme qui se donne la vie, qui crée sa propre image et qui possède son corps.

Diane: J'ai voulu commencer mon spectacle avec la naissance. Les femmes et les lesbiennes sont souvent très mal représentées: la représentation est silencieuse, étouffée. Je me suis dit, il faut que toute suite en partant je sorte de cette représentation. Au début j'ai mis les corps dans une situation de sortir de leur poche, leur secret, et de se mettre à vivre, à danser, à bouger, à rire, et ça dès les premières images.

Michelle: Dans ma vidéo, on ne voit pas bien la naissance; c'est la mort de la putain qui vient, qui est là. C'est plus axé sur sa souffrance, sur sa mort, sur le deuil qu'elle vit à ce moment — de son corps, de ce qu'elle ressent.

C'est important pour moi d'arriver à dire qu'il y a un changement. Dans la vidéo je l'exprime en disant, "Libérée de ma prison intérieure. L'enfant pleure dans mon coeur, les larmes douces et chaudes enveloppent mon corps. Laisser mourir la peur. *L'Etrangeté* fait appel à la mémoire de l'oublié." Le pouvoir que ce personnage a, c'est surtout le pouvoir de parler de son passage, de son état de crise. Si justement tu peux dire que tu es dans un passage, que tu es en train de mourir, c'est que déjà tu es ailleurs.

Comment représentez-vous la femme dans votre travail?



Still from D. Trépanière's performance, "Viens t'asseoir et laisse la porte ouverte"
Photo: Véronique Boncompagni

Diane: Dans mes corps de femme, il y a toujours une lesbienne qui est physiquement présente... une femme qu'on peut voir aussi intérieurement. Je travail beaucoup avec la transparence. Pour moi, la transparence est de situer un corps dans un environnement à la fois réel-concret et intime-intérieur. C'est de cette façon que je cherche à montrer le personnage dans son équilibre.

Je peux travailler la transparence à plusieurs niveaux: au niveau de la lumière; au niveau de l'intention; au niveau aussi de rendre les corps moins douloureux.

Michelle: C'est intéressant. Diane parle de rendre les corps moins douloureux, alors que moi, je rends le corps douloureux de l'extérieur en partant de l'intérieur. C'est en partant du bouffon, de la laideur, du sombre, que je fais sortir tout ce qu'il y a de douleur. Je transcende la douleur en la laissant sortir — en montrant les bosses, en montrant les choses qui peuvent être macabres. C'est une façon de la laisser partir.

Diane: Ma recherche est de travailler au niveau de la beauté. J'ai de la difficulté à montrer la laideur parce que je trouve qu'il y en a tellement. Je crée ces événements pour me soulager peut-être.

Michelle: On est très à l'opposé dans notre créativité. J'aime montrer la laideur qui devient beauté. Pour moi, la beauté vient de la laideur — c'est là que la lumière se fait.

Diane: Est-ce que pour vous, montrer la beauté devient de la complaisance? C'est ça que je me pose dernièrement comme question. Dans mon cahier *Espaces*, ce sont tous des corps qui ont les mains portées vers le haut; ce sont des corps qui sont douloureux, mais qui ont toujours de l'espoir.

Le premier visuel que j'ai créé était inspiré d'un texte d'Hélène Cixous qui dit: "Il faut percer l'épaisseur de notre immobilité intérieure, transpercer les amas d'oubli, pour aller vers le souvenir des fenêtres dont nous avons exclus l'existence en passant de vie à ville." Cette phrase, je la cite, je l'ai continuellement en moi; je pense que c'est une de mes grandes motivations à travailler au niveau de la transparence.

Michelle: C'est peut-être la même chose qu'on veut dire, mais c'est exprimer d'une façon différente parce qu'on a un vécu différent. Je ne pense pas que ton expression soit "complaisante." Ce que je trouve complaisant, c'est faire comme si la souffrance n'existait pas.

Je pense que vous avez chacune une manière différente d'approcher votre public. La vidéo de Michelle confronte par son propos et par ses images. Ton cahier comme ton spectacle, Diane, nous invite à participer, à explorer notre propre créativité et notre propre mémoire. Toute comme l'indique le titre, Viens t'asseoir et laisse la porte ouverte.

Diane: Je suis contente que tu dises ça, parce que c'est toujours ça aussi. L'art, il faut pas non plus en faire un mystère, il ne faut pas en faire une représentation privilégiée, faire en sorte que les gens ne se sentent pas concernés, qu'il y ait une personne qui crée et d'autres qui regardent. Je trouve que cette perception n'est pas fondée. Les femmes sont des créatrices nées — dans leurs vies, dans leurs espaces.

Diane, peux-tu parler de l'image de la funambule dans ton spectacle?

Diane: Oui, c'est un thème qui revient souvent, et qui va continuer de revenir: jouer sur la corde. D'abord, parce qu'en tant que lesbienne on est tout le temps sur la corde raide par rapport à la société; aussi, du moment où tu te projettes publiquement, la corde est encore plus mince. Donc il faut épaissir la corde par la projection d'une lesbienne par une lesbienne, pour ne pas nécessairement se laisser toujours récupérer par l'image que les autres ont d'elle.

Dans mon spectacle, dans cette naissance, je savais que je ne me mettais pas toute seule au monde. Le fait que je sois là, que je me donne la permission d'être là, vient d'un acquis historique, de lutte réalisée par d'autres femmes avant moi. Si je suis capable de m'en rappeler, ça me donne une force.

Est-ce que la création pour femmes, et surtout pour lesbiennes, te permet de t'exprimer suffisamment, ou trouve-tu que tu es contrainte, limitée à un "ghetto"?

Diane: J'ai jamais appelé ça un ghetto. Quand tu vis dans un lieu qui te stimule, tu ne peux pas appeler ça un ghetto. Depuis que je suis à Montréal, je suis stimulée beaucoup par le fait d'appartenir à la communauté lesbienne; et plus d'appartenir, d'y travailler. Je trouve que j'ai eu l'espace pour initier tout ce que je voulais, et on m'a fait confiance: j'ai eu assez d'espace pour avoir confiance et faire mes propres choses. Tu ne peux pas appeler ça un ghetto: un lieu qui t'aide à évoluer, à te mettre au monde.

Et toi, Michelle?

Michelle: Etant femme et lesbienne, la communauté lesbienne me permet de m'assumer et d'être entière dans mes choix d'existence. Ce lien d'appartenance ne m'empêche pas de me sentir très proche de l'ensemble des femmes. Ça m'importe de parler de la femme-enfant, des femmes qui ont vécu l'abus sexuel, des mères de famille, des femmes âgées — toutes celles qui vivent dans la solitude et le silence. Dans mon art je cherche à représenter et à rejoindre ces femmes, et de témoigner de mes liens d'appartenance avec elles.

Diane: C'est ma motivation de créer en tant que lesbienne. Je me sens responsable du regard lesbien que je projette. Que les lesbiennes qui regardent et s'identifient soient bien à le voir. Justement, du fait qu'il y en a pas beaucoup de lesbiennes qui se projettent, je trouve que c'est important de se projeter avec qualité. Dans les événements que j'ai créés jusqu'à date, c'était toujours de présenter et d'avoir une participation de lesbiennes à plusieurs niveaux — comme des peintres, des musiciennes, des danseuses. Je veux ainsi montrer qu'il y a une vie lesbienne très forte au niveau de l'art.

Michelle: Le milieu lesbien est très peu connu face à l'extérieur. Je trouve ça intéressant que c'est peut-être en partant du côté créatif que les lesbiennes se feront connaître et apprécier davantage comme milieu et identité personnelle — parce qu'on va les voir, non pas comme une entité à part, mais plutôt une entité qui existe déjà, et qui est en devenir.